

## RUMINADES D'UN CAMPLUCHARD...

Enfin, un petit orage vient de nous gratifier de quelques gouttes d'eau; c'est pas trop tôt, nom de dieu, et nous allons en profiter pour faire un brin de fourrage pour le printemps prochain: le trèfle, la vesce, les choux-raves ont encore la chance de prendre racine. Quant à la récolte de Saint-Michel, avec cette bougresse de sécheresse elle est foutue, mille bombes!

Le maïs grille sur pied, les citrouilles se sèchent avant de mûrir, les fayots, les patates, la betterave ne rapporteront pas cher. Bêtes et gens pâtiront ferme de ces foutues chaleurs d'août. Et bon dieu, ce qu'on s'est rôti les côtes dans les emblavures et sur l'aire; chaque gerbe a été inondée de notre sueur, et aussi chaque motte de terre. Le résultat est foutre loin de valoir l'effort.

C'est emmiellant tout de même, en cette fin de siècle ou l'instruction fait tant de galipettes d'en être encore à la merci des éléments pour faire pousser la récolte, lorsqu'il nous serait simple comme bonjour de faire concurrence au dieu des ratichons, - et de faire, mieux que lui, la pluie et le beau temps.

Je ne parlerai pas des nuages qu'on peut crever à la dynamite pour provoquer la pluie. Ce truc qui, paraît-il, a déjà été employé en Amérique ne peut pas être pratiqué tous les jours. Mais pourquoi ne pas capturer les sources, les torrents, les chutes d'eaux, les nappes souterraines, les grandes rivières? Pourquoi ne pas fabriquer en masse des canaux d'irrigation qui suppléeraient en grande largeur à la lance fertilisante que les couillons de nuages refusent de nous verser?

Donner de l'eau aux terres arides n'est pas plus difficile que d'en sortir aux marais qui en ont de reste. Mais, bondieu, là comme partout, le grand hic c'est la question de galette. Sans pognon pas d'irrigation ni de drainages, pas de bonnes semences ni d'engrais chimiques, pas de machines ni de bonnes cultures.

Et ou diable voulez-vous qu'il les pêche les picaillons, ce pauvre pétrousquin volé par le lisc et par l'usure? Il en a à peu près comme un crapaud a des plumes, - aussi se contente-t-il de gratter la terre pour en tirer avec peine une misérable subsistance dont les jean-foutre de la haute ne voudraient pas pour leurs chiens.

Quant aux jean-foutre dont je viens de jaspiner, eux qui pourraient cultiver à hauteur et faire rapporter bézef à la terre, ils ne le font pas davantage que les paysans cultivateurs. Les chameaux foutent en parcs et en dois, la bonne terre qui nourrirait le froment et qui ne nourrit que leur gibier, - ils y font des chasses espatrouillantes, kif-kif les seigneurs de l'ancien régime, et du fond de leurs maudits châteaux palpent les dividendes que leur vaut la grande culture des formes de l'Amérique du Nord.

Car là-bas, aux cinq cents diables, les mêmes saligauds qui ici laissent en friche des grandes quantités de bonnes terres, sont souventes fois actionnaires de grandes compagnies possédant d'immenses plaines: des propriétés grandes comme trois ou quatre départements français, labourées à la vapeur et produisant ces blés américains qui font une si faramineuse concurrence aux blés de nos patelins.

Ben oui, vietdaze! Eux qui gueulent à l'abomination quand deux prolos se tendent la cuillère pardessus une frontière, au lieu de se bouffer le nez, ils placent leur monouille dans l'agriculture étrangère et la refusent à l'agriculture d'ici. De la même pierre, ils font deux coups: avec les procédés perfectionnés de là-bas, avec l'économie de la main-d'œuvre, la grande supériorité du rendement, ils empochent de gros bénéfices - et par ricochet, foutent les bons bougres d'ici sur la paille, les empêchent de bazarder leurs produits et comme fin finale, les forcent à vendre leurs lopins de terre pour une bouchée de pain.

De quel côté que l'on tourne et que l'on vire, il est un fait absolument certain: c'est que la potiotte propriété individuelle est à l'agonie et que l'avenir est à la propriété capitaliste ou à la propriété commune.

Si on n'y met pas le holà, les capitalos enrichis par la sueur des frangins des villes, par l'odieux tra-

fic de tous les produits agricoles et manufacturés arriveront à leurs fins: c'est-à-dire qu'ils nous feront abandonner la campluche, et si les circonstances s'y prêtent (je veux dire, continuent à s'y prêter), en un rien de temps, ils seront les maîtres.

Mais il est plus que probable que nous ne nous laisserons pas ainsi manger la laine sur le dos... L'impôt, la rente et l'hypothèque qui sont les trois tentacules de la pieuvre richarde, ne nous pomperont pas la vie à perpète: elles iront rejoindre les dîmes et autres affreusetés de l'ancien temps.

A la propriété capitaliste, cette féodalité pire que l'ancienne féodalité nobiliaire, nous préférons la propriété commune: la mise en commun de la terre, des maisons, des usines, - de tout le bataclan social en un mot.

Le parc ombreux du banquier, le château du vicomte aux galbeuses tourelles, le domaine du gros industriel, la terre des bonnes sœurs, feront retour à la commune... du plein gré de leurs proprios.

On ne partagera pas, comme dit ce vieux nigaudin de Capdéporc, - mais on fera de toutes les richesses et de tout ce qui est utilisable, un fonds commun où chacun puisera à pleines mains.

Ce sera la Sociale! Le bon temps où chacun bouffera à pleine ventrée et dirigera sa barque à sa fantaisie, sans être canulé par personne.

**Le père Barbassou.**

-----